

à la MC2 de Grenoble

Histoire du soldat/ El amor brujo

Diableries et sortilèges enchantés

Le Grand Théâtre affichait complet pour chacune des quatre représentations réunissant Marc Minkowski (direction musicale des MDLG), Jacques Osinski (metteur en scène au CDNA) et Jean-Claude Gallotta (chorégraphe du CCNG) dans la création de l'« Histoire du soldat » de Stravinsky et « El Amor brujo » de De Falla. Si la participation de la chanteuse de « variétés » Olivia Ruiz à ce spectacle total n'est pas étrangère à ce succès, on se doit de constater de la part du public une réelle demande de spectacles lyriques en version scénique.

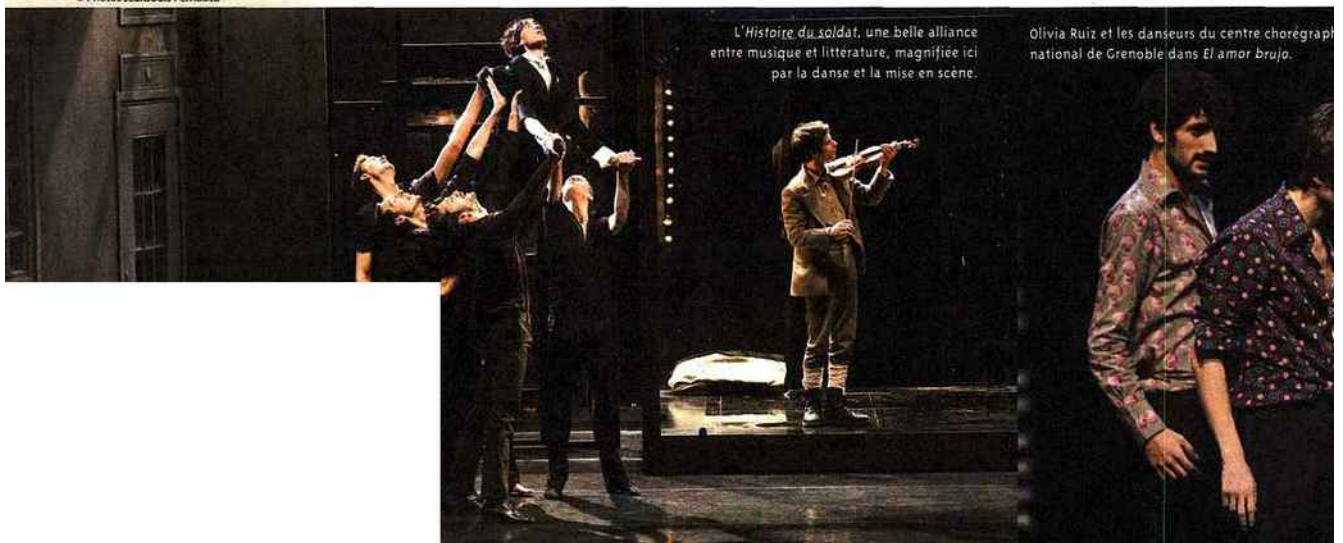
Pourtant, avec l'*Histoire du soldat*, on est avant tout au théâtre: le décor unique dû à Christophe OUVRARD évoque une vaste et impersonnelle salle des pas perdus, lieu d'arrivée autant que de départ, d'un style sans style. Personnage principal, le lecteur (imposant Johan LEYSEN) est assis à sa petite table qu'il ne quittera plus (on pense immédiatement à TRINTIGNANT, attablé sur cette même scène il y a juste deux ans); il raconte, narrateur objectif et omniscient, l'histoire d'un soldat (Alexandre STEIGER) qui, pendant sa permission, découvre le (mauvais) sens de la vie. Avec ses absurdes lunettes d'aviateur, le pauvre soldat ressemble à la mouche amoureuse d'OFFENBACH; enfermé dans un cube de verre qui délimite un espace mental restreint, ce naïf innocent subit avec détachement ses espoirs autant que son désespoir. Il y a enfin un diable (Arnaud SIMON),

grand dadais dégingandé façon Mr. Jack de Tim BURTON. Ce n'est pas un mauvais diable, car même si à la fin il emporte l'âme du soldat, il est celui qui introduit la danse dans la pièce, d'où la chorégraphie signée Jean-Claude GALLOTTA qui accompagne et anime constamment ce drame en deux tableaux; il y a même un tango, et on sait depuis Erik SATIE que « le tango est la danse du diable: il la danse pour se refroidir ». Et c'est lui, le diable, qui a dû souffler à STRAVINSKI sa géniale partition qui s'accorde au texte de RAMUZ comme rarement musique et littérature ont su le faire. La musique est là qui grince et qui mord, féroce et théâtrale: seulement sept musiciens, mais quelle symphonie diabolique! Marc MINKOWSKI qui dirige à la fois les instrumentistes et le narrateur, est des plus à l'aise dans cette partition vive et intense qui, s'alliant à la mise en scène soutenue de Jacques OSINSKI, ne laisse

aucun répit au spectateur: l'entracte est alors bien venu.

Le couplage de l'*Histoire du soldat* à l'*Amour sorcier* de DE FALLA est délicat, en dépit de nombreux points communs; le lien effectué par le narrateur, qu'on retrouve à la même place pour réciter un poème de LORCA, est artificiel; comme le sont les décors de la pièce précédente qui restent suspendus comme un souvenir mais sont recouverts par un mur froid de rampes de néon. Où sommes-nous, dans ce rectangle de lumière horizontale? Pas en Espagne, aucune allusion au folklore gitan n'étant perceptible dans ce décor abstrait qui procède plus d'un délire psychotique que d'un sulfureux rêve d'amour. En l'absence de repères, c'est la musique qui va nous guider et qu'on va suivre d'émotions en passions. L'orchestre des **Musiciens** du Louvre Grenoble, ici en formation chambriste de vingt-sept

© Photos JeanJouis Fernandez



L'*Histoire du soldat*, une belle alliance entre musique et littérature, magnifiée ici par la danse et la mise en scène.

Olivia Ruiz et les danseurs du centre chorégraphique national de Grenoble dans *El amor brujo*.

musiciens, y montre son raffinement habituel, alternant sans emphase les nuances les plus subtiles et inspirant aux danseurs un tempo en phase avec la chorégraphie de Jean-Claude GALLOTTA. Et si l'on a parfois du mal à identifier les personnages (qui est l'amant? Qui est le spectre? Qui sont ces hommes échappés de *West Side Story*?), celui de Candelas, la jeune gitane, assure à elle seule toute la continuité scénique de l'œuvre. Dès le lever de rideau, on n'aura d'yeux que pour elle; non parce qu'elle est interprétée par un grand nom de la chanson française, Olivia RUIZ, mais parce qu'elle possède une incontournable présence à la fois comme danseuse (elle est mêlée à la chorégraphie comme si elle faisait partie du Groupe Émile Dubois) et comme chanteuse: sa performance vocale séduit dans ses cinq interventions chantées. Sa voix de gorge, droite et bien conduite, est celle d'une artiste habituée à dire un texte pour ce qu'il contient; malgré un souffle un peu court, les phrasés sont ceux d'une authentique musicienne. Le timbre au caractère enfantin convient idéalement au personnage de Candelas; surtout, ce qui emporte l'adhésion du public, c'est sa façon insolente et persuasive de se donner à lui, d'être un personnage crédible et entier. Cela serait certainement plus difficile à atteindre dans une version dont seraient absentes mise en scène et chorégraphie.

Gilles Mathivet

